

On agit de la sorte à l'égard des vieux éléphants. Les jeunes qu'on distingue facilement, sont entraînés loin de la troupe; n'ayant pas la force des autres, ils se fatiguent plus aisément. Des chasseurs les entourent, on leur garotte les jambes et le col, et on les transporte plus loin.

On chasse de même le buffle, le rhinocéros, les girafes et les grandes antilopes. Les jeunes éléphants prisonniers sont très-rebelles et cherchent à renverser tous ceux qui les approchent. Cependant ils s'apprivoisent en peu de temps et deviennent doux et confiants : les plus petits d'abord, les plus grands et les plus âgés ensuite. Chose singulière ! ils s'accoutument plus facilement aux Européens qu'aux indigènes, en qui ils s'imaginent toujours voir ceux qui les ont privés de leur liberté. Les jeunes éléphants ainsi capturés ont généralement de un an à trois ans; ceux qui ont dépassé cet âge sont plus malaisés à saisir, et ils restent aussi plus longtemps sauvages et rétifs.

Aux jeunes ont fait boire du lait; aux plus âgés on donne de l'eau. On les nourrit les uns et les autres avec une plante qu'on appelle *aura*, avec des fruits des jeunes pousses, du foin, etc.

Le prix auquel les animaux revenaient en ce temps-là variait de 25 à 100 thalers dits de Marie-Thérèse. Mais si le prix est minime sur les lieux, comparativement ce qui se paye en Europe pour cet article, il est de beaucoup augmenté par les frais que nécessite un séjour de plusieurs mois, par les dépenses du retour, par la location des hommes et des chameaux, par le taux du fret sur les bateaux à vapeur et sur les chemins de fer, les frais de douane, etc. Cependant les prix élevés qui se sont produits sur les marchés d'Europe ont engagé quelques industriels à se procurer tel ou tel exemplaire de choix quand l'occasion s'en présentait, et à l'expédier en Egypte et là en Europe; la spéculation a quelquefois réussi, mais elle entraîne, outre de grands frais, beaucoup de soins et de peine pendant le voyage pour que les animaux arrivent sains et saufs; et quand on a eu la chance de les amener à bon port, on se trouve souvent trompé dans ses calculs, par suite de la baisse inopinément survenue.

Pendant la marche de Cassal à Souakin, chacun des petits éléphants était tenu par un homme, les plus forts par deux, ils s'habituèrent bien vite à la marche, et firent peu de résistance; mais à la moindre peur qu'ils éprouvèrent, ils devenaient inquiets et farouches, et il fallait deux hommes pour les retenir, même les plus faibles. Le reste du temps, ils couraient comme des chiens, mangeant ce qu'on leur présentait dans la main, ou cherchant eux-mêmes dans les sacs à fourrage ou dans la poche de leurs cornacs.

Les éléphants sont beaucoup plus sensibles qu'on se le supposerait à la chaleur du soleil. Malheureusement, sur la route dont nous parlions, on trouvait peu d'ombre. Ils s'aspergeaient eux-mêmes avec de l'eau qu'ils prenaient dans leur trompe, mais l'eau ne se rencontre pas toujours en abondance, et il faut quelquefois la porter dans des outres pendant deux ou trois jours de marche, comme on le fait pour le fourrage dans des sacs. A défaut d'eau les éléphants s'aspergent de poussière ou de sable. La marche sur un terrain pierreux leur est très-pénible : la plante de leurs pieds se meurtrit ; on a soin pourtant de ne pas faire de trop longues marches et de prendre tous les trois ou quatre jours un jour de repos.

Pendant la traversée de la mer Rouge, on les nourrissait de foin et de biscuit de mer; le changement ne leur faisait aucun mal. Sur les quinze éléphants en notre pouvoir, il n'en arriva que dix vivants, en Europe, deux étant morts peu de temps après nous avoir été remis, et trois, plus petits, pendant le voyage.

Les jeunes rhinocéros se prennent de

la même manière; mais leur alimentation et leur train sont bien plus difficiles.

### VARIÉTÉS

#### Les deux passants

SCÈNE NOCTURNE.  
Au coin d'un carrefour  
Théâtre et pratique sont deux  
passants.

(Il est armé d'un gourdin et orné d'un chapeau mou.)  
Va-t-il me faire attendre ici jusqu'à demain?  
Mais s'il avait, ce soir, pris un autre chemin?  
Ce serait remonter à plus heureuse chance.  
Mais... je l'entends, c'est lui... c'est son pas qui s'avance.

(Un homme est arrivé.)  
Ne vous attendez là depuis un bon moment.  
Pour vous faire, monsieur mon très-chaud complice.

Sur la manière large et puissante et facile.  
Dont vous avez, tantôt, parlé, — dans un bon ton.  
C'est énergique et franc et tout plein de char.

Bravo donc et merci !

DEUXIÈME PASSANT.  
C'est bien de la bonté.  
PREMIER PASSANT.  
La bonté, ce n'est pas la chose qui m'excite  
A faire tout d'abord droit à votre mérite ;  
Mais c'est que vous avez, en des termes précis,

Fixé des questions qu'on n'était indécis...  
Par exemple, en niant la vieille Providence,  
Vous avez éclairé par là sa conscience ;  
Vous m'avez mis à l'aise en affirmant si bien  
Que Dieu n'était qu'un mot qui n'obligeait à rien ;

Et que, logiquement, l'âme, par cela même,  
N'a plus à redouter ce jugement suprême  
Qui — je dois l'avouer — me gênait quelque peu.  
En pensant qu'il fallait en rendre compte à Dieu.

C'est un grand débarras qui me rend le  
Quilibre.  
Je sens que d'aujourd'hui seulement je suis libre !  
Vous en avez conclu que le bien et le mal  
N'étaient que des produits de l'ordre social.  
Et que la force, enfin, étant la seule chose,  
Qu'on ne peut pas nier, parce qu'elle s'impose,

La force est le seul Dieu que l'on puisse adorer.  
Vous l'avez dit ?

DEUXIÈME PASSANT.  
C'est vrai. Je devais arborer  
Ce drapeau, pour sortir de l'ornière banale  
Et des chemins usés de la vieille morale ;  
Car il fallait surtout s'élever au niveau  
De notre temps moderne et de l'esprit nouveau.

Et répondre, en un mot, aux besoins de l'époque.  
PREMIER PASSANT.  
A propos de besoins, j'admire la breloque  
Qui pend à votre montre et qui vaut de l'argent.  
Il me faudrait cela pour sortir de la gêne.  
Pourriez-vous me prêter et la montre et la chaîne ?

Vous voulez plaisanter ?  
PREMIER PASSANT.  
Et vous n'avez si j'ai l'air de rire, ma foi !  
DEUXIÈME PASSANT.  
Mais de quel droit alors ?

PREMIER PASSANT.  
Du droit que la logique  
Inspire à tout esprit conséquent ; je m'ex-  
prime :  
Vous avez déclaré que la force était tout.  
Or, voyez mon poignolet ce gourdin au bout !

DEUXIÈME PASSANT.  
Mais vous êtes alors un voleur !  
PREMIER PASSANT.  
Pas d'injure,  
Qui pourrait vous jallir, d'ailleurs, à la figure !  
Arrière les vieux mots qui ne disent plus rien,  
Quand d'un coup on supprime et le tien et le mien.

Qu'on soit logique alors ou qu'on ait à se faire.  
Vous avez proclamé le règne égalitaire ;  
Vous avez parlé, vous, moi, qu'est-ce que je fais ?  
J'applique le principe et le traduis en faits.  
— J'ai dit. — N'allez donc pas, monsieur, me faire attendre.

Dépêchez : votre montre... ou je vais vous passer sur la tête.  
(Sur un geste expressif de celui-ci, le deuxième passant se hâte de donner sa montre... et de quitter la scène.)

MORALITÉ... DU VOLÉUR.  
Comment donc tous ces gens d'esprit et de savoir  
N'ont point assez de sens pour comprendre et pour voir  
Que pérorer ainsi contre les lois divines.  
C'est travailler contre eux ; que c'est creuser  
Et devant déclater quelque jour sous leurs pas ?  
Car sur l'ordre moral tout repose ici-bas,  
Et ces lois qu'il soutient, sur quoi reposent-elles ?

Si ce n'est sur Dieu même et ses lois immortelles ?

Il combina un certain plan sur la prise éventuelle de son compagnon et résolut de l'exciter à parler.

Il savait, du reste, où piquer son amour-propre.  
— Oh ! dit-il à son tour d'un air railleur, je sais qu'Oreilles-d'Argent n'acceptera pas.  
— Pourquoi cela ? fit l'auvergnat, froissé de ton dont le baron dit ces mots.  
— Parce que si tu perdais, tu serais forcé d'entamer la fortune que tu as amassée ; et comme tu es très-avare...  
— Avare ! dit Oreilles-d'Argent.  
— Oh ! très-avare ! C'est pour cela que tu ne te maries point.  
— Je ne me marie pas parce que... parce que...  
— Il resta court et rougit.  
Tout le monde se mit à rire.  
Oreilles-d'Argent en fut très-mortifié et il s'écria d'un air furieux :  
— Soit ! j'accepte ! C'est bête de lutter avec des enfants ; mais tant pis pour les Pieds-Rouges ; je leur enlèverai leur plus beau cheval !  
— Mon frère Oreilles-d'Argent sera notre prisonnier et nous garderons notre cheval ! dit d'un air assuré le Jaguar qui s'était levé.  
Et il reprit :  
— Je pars dans deux heures ; trois de mes jeunes guerriers viendront chercher Oreilles-d'Argent, et ils le conduiront au delà de la ligne d'avant-postes. Il agira ensuite tout à sa volonté.  
Et le jeune homme s'éloigna.  
Oreilles-d'Argent ne cessa, depuis ce moment, d'être l'objet des sarcasmes de tous.  
Le baron, notamment, le harcelait de prédictions désagréables.

Non que je blâme ici ces bêtises Proudhon. Je leur demanderais plus volontiers pardon ; car lorsque le désordre habite au fond des têtes, Et nous autres, aloirs, nocturnes travailleurs, Nous voyons poindre au loin des horizons (meilleurs...)  
Oui, c'est lorsque tout croule et va changer (de place)  
Que nous pouvons alors conquérir notre place (C'est-à-dire empêcher notre part de profits, Puisqu'enfin l'on nous dit que nous sommes (égaux).  
Qu'est-ce donc être égal à vous, millionnaire. Si ce n'est, comme vous, palper du numéraire. Avoir un chiffre égal dans la félicité, Voilà la véritable et seule égalité ! (A la cantonade)  
— Quand à vous, beau parleur, vous savez ce que signifie la logique, qui veut et qui contient des faits. Ce dont vous n'avez pas calculé les effets... Cette leçon vaut bien un montre sans doute.  
LOUIS TREMBLAY.

REVUE DES MODES  
La mode est en train de subir une de ces transformations dont le résultat est de bouleverser complètement la face des choses dans le cercle qui les enveloppe. Chrysalide à sa manière, elle se prépare à quitter son enveloppe pour en prendre une autre absolument différente.

La mode, en cela, ne fait que suivre la commune loi qui régit toute nature changeante; ne prend-on pas que l'homme change de peau tous les ans ? — Et d'idées ? — Tous les jours, peut-être !

Mais comme il n'y a rien de nouveau dans l'univers, que les passions humaines n'ont point varié depuis la création du monde, et que « la loi du plus fort est toujours la meilleure », — ainsi qu'on temps de Fontenelle, les qu'on a brisées ! Voilà pourquoi nos lectrices ne devront pas s'étonner des nouvelles que nous leur rapportons.

La principale, et qui fait événement dans nos modes parisiennes c'est que le régime de la forme plate est sensiblement atteint depuis quelque temps par les envahissements du corsage froncé, qui s'affirme chaque jour davantage. Les fronces nous gagnent à tel point que, de la taille, elles descendent à la jupe, devant et derrière; les côtés restent unis, cependant, et le tout conserve la forme princesse.

Citons comme modèle une toilette de grenadine et taffetas noirs. Tout le devant de la robe forme un plastron, dont la taille est coulisée à hauteur de corselet; le milieu du tablier, faisant suite, est également coulisé par cinq rangs de fronces, et le bas se termine par un volant froncé, à recommencer assez large. Les côtés, qui partent du milieu de l'épaule, sont plats et leurs bords sont lissés d'un gros cordon de perles clair de lune; ces côtés encadrent le plastron auxquels ils sont cousus et agrafés. Le milieu du dos est coulisé un peu avant la taille jusqu'à huit ou dix centimètres au-dessous; ce coulisé est un léger bourrelet, diminué de pouce, puis vient la tresse, montée par une tresse ruchée et coulisée, qui complète cette partie. Une franche de perles orne les bords des côtés plats du dos, retombant sur le milieu. La manche est terminée par un parement tout coulisé.

Dans cette toilette, le taffetas constitue le corps principal, et il est taillé de forme princesse ; la grenadine seule est coulisée, ce qui est à la fois plus léger et plus solide. Il faut toujours mettre les doublures plates, pour n'importe quelle robe de soie ou de laine, à moins que la robe ne soit elle-même trop forte ; il suffirait alors de doubler les fronces et de faire un point de chaînette à l'envers sur chaque rang de coulisé.

Le dos à empicement, que l'on applique à beaucoup de corsages en ce moment, ne réussit pas à tout le monde ; il dilargit les épaules, et les fronces, qui partent immédiatement de cette ligne droite, ont besoin d'être bien tendues par les coulisées de la taille, si l'on ne veut tomber dans un boursolement désagréable et qui ferait paraître bossue. Le ruban de taille est fort important pour y remédier ; il doit être cousu au bord d'un pli plat, au dos, pour reprendre ensuite l'épaisseur et la longueur voulus sous les bras. C'est en matière de couturière, ce qu'on nomme une « ficelle », et ce moyen expéditif et simple réussit presque toujours à donner la grâce désirée à n'importe quel corsage froncé.

La blouse avec empicement derrière est la favorite du jour pour les robes de toile, et voici en quoi consiste le modèle, dernière nouveauté de la saison : — Jupon de toile gros bleu, entouré d'un volant froncé avec tulle à lissé.

Blouse de même étoffe à devants flottants, c'est-à-dire sans pinces; le dos est froncé dans le haut et légèrement au bord d'un empicement qui forme la couture d'épaule; des coulisées très-rapprochées commençant au milieu du bas de la taille pour se prolonger sur une longueur de vingt centimètres. Au bout du coulisé tombe naturellement le traîne de la blouse, qui vient élargir le volant de la jupe. Les côtés du dos restent à un pli plat, comme ceux d'une polonoise. Un grand col marin garnit le haut du corsage et forme le dernier échelon d'un petit collet de même étoffe, qui complète le costume pour le de-

hors. Use dentelle Clowis, en gros fil écu brodé de fleur suit tous les bords des deux vêtements.

Très-agréables à voir sur les blouses en linon rose et blanc pour jeunes filles, et une gentille originalité, en vue des bains de mer, est celle qui consiste à les garnir de rouge, en employant des bandes d'étoffe, de ruban ou de dentelle brodée de cette nuance. — Le chapeau Bâtelière en paille d'Italie, ou le Gainsborough en paille, l'un et l'autre garnis de gaze et d'un bouquet de coquelicots, sont bien les plus coquettes coiffures à choisir dans ce genre.

Comme les bords de la mer sont toujours assez frais, il faut bon user de précautions hygiéniques; le petit collet-musqué répond à cette pensée. Il est en drap léger, de couleur grise, avec trois étages d'étoffe superposés, les bords simplement garnis de dépassants de faille de couleur assortie, avec un beau nœud de ruban pour fermer le devant. Ce gracieux vêtement d'un aspect vraiment jeune, nous semble créé tout exprès pour les jeunes filles, auxquelles il convient presque exclusivement.

Une femme choisit de préférence un paletot simple long, qui se porte beaucoup aujourd'hui; le modèle est en drap léger, demi-justé, avec addition du petit collet.

Le genre de vêtement se fait encore pareil au costume complet, mais alors il est serré à la taille par la ceinture de rigueur. Nous ajouterons que souvent ces paletots remplacent le corsage absent, et que c'est même pour cette raison qu'on lui adjoint un petit collet en pareil, afin d'en changer l'aspect pour la promenade. Une toilette de cette nature se compose donc d'un jupon, d'une tunique, ou second jupon et du paletot en question.

Ainsi que nous le disions, la ceinture de taille, avec sa boucle de fantaisie, est absolument indispensable aux femmes qui se piquent d'élegance. Le ruban doit être assorti de ton à l'étoffe de la robe, ou à ses garnitures, pour peu que ces dernières tranchent de couleur.

Il faut surtout sur la robe blanche pour rassurer une aimable lectrice. A Paris, on porte un robe blanche au bois, alors qu'on y est allée en voiture. Il serait de mauvais ton d'aller promener dans la rue, ainsi habillée. En conséquence, on porte ce qu'on veut ; chez soi également. Le robe blanche se fait ou en serge ou en basin, ou en organdi ; il y a encore, et cette année particulièrement de charmantes fantaisies blanches qui sont de mise et très-également employées. Quant au choix, c'est affaire de goût personnel, de position, d'âge et de tact.

Nous reviendrons prochainement sur ce sujet, car la question n'est pas vidée.

Logographe  
Fuyez, et loin de moi précipitez vos pas.  
Où vous tous, qui ne voulez pas  
Ou voir ou vous battre !  
Je brûle avec six pieds, et je perce avec quatre.  
Le mot de l'énigme d'avant-hier, est : *Palais de la bouche.*

Nouvelles du soir  
On nous écrit de Paris, le 2 juillet 1877 :

La plupart des journaux se félicitent de ce que cette revue n'ait été signalée par aucun incident et que cette solennité ait été ce qu'elle devait être purement militaire et patriotique.

M. Tailhand, sénateur, ancien garde des sceaux, adresse la lettre suivante au *Journal des Débats* :

« Mon attention vient d'être appelée sur un article publié par le *Journal des Débats* du jeudi 28 juin dernier, dans lequel je suis accusé « d'avoir cumulé une présidence de chambre à Nîmes, avec le ministère de la justice. »

« J'ai le devoir de protester contre cette assertion, qui est absolument inexacte.

« Dès les premiers jours qui ont suivi ma nomination aux fonctions de garde des sceaux, j'ai fait connaître officiellement aux chefs de la Cour de Nîmes, que je considérais ma nouvelle situation comme étant incompatible avec ma qualité de magistrat. Je les ai invités en même temps à donner les instructions nécessaires pour que mon nom cessât de figurer sur les registres de la Compagnie judiciaire à laquelle j'avais l'honneur d'appartenir depuis tant d'années.

« Cette mesure a reçu immédiatement son exécution... »

Aujourd'hui aura lieu, au siège du commissariat général, une importante réunion des délégués des principaux centres viticoles de la France. Ces messieurs auront à s'occuper d'organiser

cause par la brise.

De hardis cavaliers s'élançant à cheval, armés d'un lazo d'une main, d'un fouet à l'autre, ils guident leur monture avec leurs genoux, la lancent à toute bride à travers les sentinelles et se jettent au milieu du troupeau, parmi les chevaux de la tribu dont ils ouvrent les rangs pressés à coups de fouet.

Une fois au milieu de cinq ou six mille chevaux, ils y sont littéralement perdus. En vain les cherche-t-on.

Eux cependant ont enveloppé de leurs lazos un bon mustang, deux, quelquefois trois ; ils se remettent à fouetter avec fureur les autres coursiers, qui partent dans toutes les directions et ils filent eux-mêmes à fond de train avec leurs captures.

Ce qui favorise la fuite, comme l'arrivée, c'est l'habitude qu'ont les Indiens de se glisser sous le ventre de leur monture dans les moments périlleux, de telle façon que le cheval court toujours, mais paraît sans maître.

Tout voleur, du reste, repart ainsi à fond de train sous la bête enlevée, quelle que soit sa manière d'arriver. Nous citerions cent méthodes diverses sans épuiser la matière.

Oreilles-d'Argent était expert en pareil cas ; il avait plus d'un tour en son sac.

Quand il se trouva seul, avec ses armes et son bagage, il commença par s'enfoncer assez loin du camp dans la solitude, puis, sans bruit, il coupa de grandes fougères.

Il était très-animé et il renâclait comme un ours de méchante humeur.

Ses fenouilles coupées, il en fit un paquet qui plaça sur ses épaules, et il se mit à marcher très-rapidement, décrivant un quart de cercle autour du camp.

Il écoutait de temps à autre, épiant pour savoir s'il n'était point suivi.

Enfin, sûr de n'avoir personne sur sa piste, il s'arrêta et, très-pestelement, il mit habits bas et se trouva en costume de baigneur qui ne se soude point des ordonnances de police.

Il prit dans sa gibecière une boîte pleine de graisse d'ours et il s'en frotta tout le corps dans le but de glisser aux mains qui tenteraient de le saisir, rien n'étant difficile comme d'empoigner un homme suif de la sorte.

Il vous échappa comme l'anguille aux doigts du pêcheur.

Oreilles-d'Argent continuait de maugréer, et comme son expérience consommée lui permettait de juger qu'il était absolument seul, il monologuait à voix basse, soufflant et renâclant toujours :

— Ce Long-Couteau, qui est fêlé, m'a fait faire un bien gros pari ! murmura-t-il. Si je perdais, outre la honte, l'entamerais mon petit avoir. Je n'ai jamais eu la chance de Long-Couteau, moi ! je n'ai pas plus de trois cents livres d'or... »

Avec un certain plaisir, il s'interrompait lui-même pour se dire :

— C'est gentil ! certainement ! c'est un beau tas... et bien caché... mais si je l'ébrèche... Dire que c'est Long-Couteau qui m'a défé... Est-il assez taquin !... je ne l'aurais pas cru capable de ça !

Il se promettait de tout faire pour bien réussir, et il résolut d'employer son grand moyen ; car son avarice était en éveil ; il avait des appréhensions.

Toutefois, il continuait ses préparatifs, il faisait endosser au fagot de fenouilles son vêtement de trappeur et coiffait ce mannequin

L'Exposition et la dégustation de nos vins nationaux. Le commissariat général a jugé qu'il était important d'assurer la représentation la plus honorable et la plus véridique à des produits qui constituent la principale richesse de notre sol privilégié.

Petite bouge du dimanche : 5 0/0, 106, 93 3/4. Turc, 8, 70. Italien, 71, 35. Egyptienne, 208, 75. Florins, 59 3/8. Ferme.

DEPÊCHE TELEGRAPHIQUE  
GUERRE D'ORIENT  
Constantinople, 1<sup>er</sup> juillet, 10 h. 26 matin.

Une dépêche du commandant de Soukoulka annonce que mercredi les troupes ottomanes construisant des fortifications à Tchamtehara, furent attaquées par 15,000 Russes. Un combat acharné eut lieu toute la journée. Les troupes ottomanes, ayant reçu des renforts et avec l'aide des cuirassés, eurent l'avantage. Les Russes furent repoussés avec une perte de 2,000 hommes. Les pertes des Turcs sont relativement faibles.

On annonce que le pont jeté aux environs de Sistova a été détruit, et que les Russes ont été battus dans les environs de Biela.

Vienne, 1<sup>er</sup> juillet, s.  
La Revue du Lundi fait remarquer que les déclarations du gouvernement tant à Vienne qu'à Pesth, ont préché la politique orientale de l'Autriche-Hongrie au point de vue diplomatique.

Au point de vue militaire, la politique de l'Autriche-Hongrie est encore absolument libre de tout engagement.

En prenant pour base d'appréciation la marche de la guerre telle qu'elle se présente on peut trouver une garantie presque assurée que les hostilités resteront localisées.

La plus importante partie de la tâche de l'Autriche-Hongrie reviendra lorsque la guerre entre la Russie et la Turquie sera terminée.

Si la Russie maintient sa promesse solennelle, et ne veut réellement qu'améliorer le sort des chrétiens, elle donnera aux questions pendantes la solution la plus heureuse, mais malheureusement les résultats de la guerre viennent souvent annuler les promesses et démentir les promesses données dans les meilleures intentions.

Il incombera à l'Autriche d'entraîner, par tous les moyens possibles, certaines aspirations, certaines idées qui commencent à s'y faire jour à l'usage du succès des armes russes.

Tout ce que feront les hommes d'état autrichien à l'occasion de la paix à conclure, ne peut que tendre à l'affermissement de la grande position de l'Autriche au centre de l'Europe.

Toute l'Europe du nord prendra une part active dans l'établissement du nouvel ordre des choses.

Nous sommes assurés, ajoute la Revue du Lundi, que le conseil des puissances ne décidera rien que l'Autriche n'ait pu sanctionner. L'existence de l'Autriche-Hongrie est une nécessité si impérieuse qu'elle peut compter avec confiance sur des alliés qui dans leur propre intérêt sont forcés de favoriser les intérêts autrichiens et qui ne l'empêcheront pas de faire appel, si elle y est forcée à sa vaillante armée. Nous ferons valoir les intérêts de l'Autriche dans leur plénitude, nous jetterons, s'il le faut aussi, notre épée dans la balance pour les soutenir.

Rome, 1<sup>er</sup> juillet, 9 h. 20 soir.  
Le bruit que le colonel Claer, aide-camp du maréchal de Moltke serait venu à Rome avec une mission politique et militaire est dénué de fondement.

On assure que le différend entre le gouvernement italien et la compagnie des chemins de fer du sud allemand relativement aux chemins de fer de la haute Italie est aplani.

Il écoutait de temps à autre, épiant pour savoir s'il n'était point suivi.

Enfin, sûr de n'avoir personne sur sa piste, il s'arrêta et, très-pestelement, il mit habits bas et se trouva en costume de baigneur qui ne se soude point des ordonnances de police.

Il prit dans sa gibecière une boîte pleine de graisse d'ours et il s'en frotta tout le corps dans le but de glisser aux mains qui tenteraient de le saisir, rien n'étant difficile comme d'empoigner un homme suif de la sorte.

Il vous échappa comme l'anguille aux doigts du pêcheur.

Oreilles-d'Argent continuait de maugréer, et comme son expérience consommée lui permettait de juger qu'il était absolument seul, il monologuait à voix basse, soufflant et renâclant toujours :

— Ce Long-Couteau, qui est fêlé, m'a fait faire un bien gros pari ! murmura-t-il. Si je perdais, outre la honte, l'entamerais mon petit avoir. Je n'ai jamais eu la chance de Long-Couteau, moi ! je n'ai pas plus de trois cents livres d'or... »

Avec un certain plaisir, il s'interrompait lui-même pour se dire :

— C'est gentil ! certainement ! c'est un beau tas... et bien caché... mais si je l'ébrèche... Dire que c'est Long-Couteau qui m'a défé... Est-il assez taquin !... je ne l'aurais pas cru capable de ça !

Il se promettait de tout faire pour bien réussir, et il résolut d'employer son grand moyen ; car son avarice était en éveil ; il avait des appréhensions.

Toutefois, il continuait ses préparatifs, il faisait endosser au fagot de fenouilles son vêtement de trappeur et coiffait ce mannequin

Le *Dirito* annonce que le commandant Elena, l'un des délégués italiens pour les négociations du traité de commerce entre la France et l'Italie, repartira demain matin pour Paris, porteur de modifications établies dans le conseil des ministres en ce qui concerne le projet de traité. Ces modifications ont été communiquées par télégrammes au gouvernement français et on croit qu'elles seront acceptées.

DERNIÈRE NOUVELLE  
DÉPÊCHE DES RUSSÉS  
Paris, lundi 1<sup>er</sup> h. 55.

Les dernières dépêches de Constantinople confirment qu'après plusieurs combats entre Sistova et Biela, les Russes ont été repoussés, subissant de grandes pertes.

Les Russes n'ont pas dépassé le railway de Kustenjeff dans la Péninsule.

LA FLOTTE ANGLAISE  
Constantinople, 2<sup>er</sup> juillet.  
La flotte anglaise a quitté la baie de Phalère avec des ordres cachetés.

On croit qu'elle va à Besika.

La flotte turque est arrivée à Besika.

LE CONSEIL DES MINISTRES  
Paris, lundi 2 h. 40.  
Le Conseil des ministres a tenu une longue séance dans la matinée.

Il paraît certain aujourd'hui que les élections pour les Conseils généraux suivront les élections législatives.

La date des élections législatives n'est pas encore arrêtée.

LE DUC DEGAZES.  
Paris, lundi, 2 h. 30 m.  
M. le duc Decazes, ministre des affaires étrangères est resté à Paris.

PARIS, 2 juillet. — Dépêche de 2 heures  
Colza courant 91 2/4 4 derniers 86 50  
4 derniers 82 3/4 7/8 disp. 75 50  
4 prem. 93 50 s. h. n. 3 cour. 79 60  
Lin courant 75 50 Livr. 4 d'octobre 80 40  
4 derniers 76 50 Farine 8 m. c. 65 75  
4 derniers 77 50 4 derniers 67 75  
Spiriteux cour. 55 50 4 derniers 69 50  
4 derniers 55 50 Marque Daubley 69 50

MERCURIALE DE L'ARRONDISSEMENT D'HAZEBROUCK  
Prix moyen de l'hect. de blé. Pain de ménage le kilogramme  
Blé d'hiver... 25 25  
Blé de printemps... 24 25  
Orge... 22 25  
Avoine... 21 25  
Sarrasin... 20 25  
Maïs... 18 25  
Sécheresse... 15 25

MARCHÉ DE CASSEL du 28 juin  
330 hect. de blé vendus, 25 25  
4 derniers 82 3/4 7/8 disp. 75 50  
4 prem. 93 50 s. h. n. 3 cour. 79 60  
Lin courant 75 50 Livr. 4 d'octobre 80 40  
4 derniers 76 50 Farine 8 m. c. 65 75  
4 derniers 77 50 4 derniers 67 75  
Spiriteux cour. 55 50 4 derniers 69 50  
4 derniers 55 50 Marque Daubley 69 50

MARCHÉ DE CAMBRAI du 28 juin  
Blé blanc... 25 25  
Blé rouge... 24 25  
Orge... 22 25  
Avoine... 21 25  
Sarrasin... 20 25  
Maïs... 18 25  
Sécheresse... 15 25

COURS DES MÉTAUX. — MÉTAUX EN GROS  
BOURSE DE PARIS. — Derniers cours. — 30 Juin  
Café de Chine (à l'Inde) 100 kg. 186 50  
Etain Banca 192 50  
Plomb d'Espagne 81 50  
Zinc de Silésie 80 50

Cours commerciaux de la Bourse de Paris.  
du 30 juin. — 6 heures de soir  
Blé de colon 91 2/4 4 derniers 86 50  
4 derniers 82 3/4 7/8 disp. 75 50  
4 prem. 93 50 s. h. n. 3 cour. 79 60  
Lin courant 75 50 Livr. 4 d'octobre 80 40  
4 derniers 76 50 Farine 8 m. c. 65 75  
4 derniers 77 50 4 derniers 67 75  
Spiriteux cour. 55 50 4 derniers 69 50  
4 derniers 55 50 Marque Daubley 69 50

de son chapeau; puis il tira ses pistolets et en mettant des coups en croix, de telle façon qu'on eût cru voir le cadavre d'un fusil et d'un sous-marin déborder les épaules.

Cela fait, il se baissa et regarda devant lui et marcha droit sur le troupeau.

Puis, quand il se jugea suffisamment avancé, il se coucha dans l